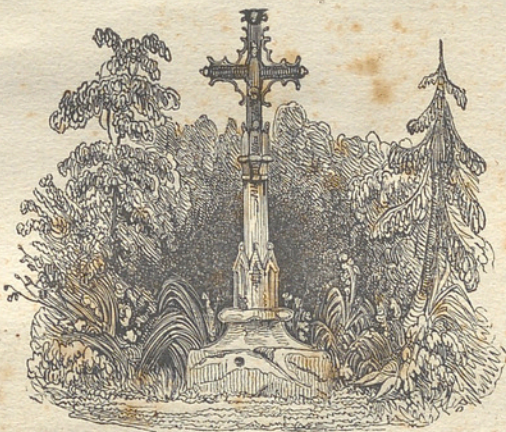


Nekr P 0001



Passavant, Em
gest. Nov. 1842



STADTBIBLIOTHEK
ZÜRICH

Service Funèbre

pour

LA SÉPULTURE

de

Monsieur

Emmanuel Passavant,

Banquier,

célébré le 9 Novembre 1842

dans

l'église française de Bâle,

par le pasteur

S. Vuilleumier.

BALE,

de l'imprimerie SCHWEIGHAUSER.

Apocalypse chap. XIV, v. 13.

*Alors j'entendis une voix du ciel qui me disait : Écris :
Heureux dès à présent les morts qui meurent au Seigneur !
Oui, dit l'Esprit ; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs
œuvres les suivent.*

Bien-aimés au Seigneur !

C'Est Dimanche dernier que le frère défunt auquel nous rendons aujourd'hui de saints mais tristes devoirs, exhala son dernier soupir. Quinze jours auparavant, plusieurs de nous le purent voir assis plein de vie dans les bancs réservés aux vénérables Anciens de cette église. C'était hélas ! pour la dernière fois qu'il y occupait sa place, où long-temps encore nos yeux et nos cœurs le chercheront avec affection et avec regret. Ce Dimanche-là, il entendit dans cette enceinte sacrée la voix d'un prédicateur étranger : voix dont la nouveauté même dut captiver son attention, et qui d'ailleurs, pleine d'onction, nous annonça des vérités qu'on eût dit spécialement choisies, pour disposer l'âme à se détacher de ce monde périssable, et à faire du ciel l'objet de sa plus ferme et plus chère espérance. *Nous attendons,* dit le serviteur de Christ, *de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habite.*

Tous ceux d'entre vous, mes chers frères, qui, comme nous, pensent qu'il est de la vraie foi d'admettre, que tout est régi dans ce monde par la souveraine vo-

lonté de Dieu, et cela principalement en vue du salut éternel des âmes, qu'il a rachetées par le précieux sang de son Fils, croiront sans peine que ce Dieu très-bon et seul sage, avait ménagé la circonstance que nous venons de rappeler, entre autres motifs, pour le bien spirituel du frère, dont nous célébrons les funérailles. Connaissant les limites infranchissables que lui-même avait prescrites aux jours de ce cher frère, sachant que des deux Dimanches qu'il lui restait à passer sur la terre, l'un le verrait malade, l'autre, mort ; Dieu disposa toutes choses pour que, dans l'occasion mentionnée, rien ne l'empêchât d'assister au service divin selon sa pieuse coutume, afin d'y entendre une dernière fois, et dans les circonstances les plus favorables à son édification, la salutaire prédication de la bonne nouvelle.

C'est ainsi, mes chers frères, que, charitablement soucieux du bonheur éternel de ses enfants, Dieu, semblable à une mère affectionnée, qui préside avec une tendre sollicitude aux préparatifs de départ d'un fils chéri sur le point d'entreprendre un voyage de long cours, Dieu, dis-je, redouble de soins auprès des âmes qu'il veut rappeler à lui, et les dispose à ce départ sans retour, par des voies quelquefois mystérieuses, le plus souvent simples et naturelles.

En nous attendrissant sur la touchante bonté du père céleste envers ses enfants bien aimés, la réflexion

que nous venons de présenter, mes chers frères, doit nous faire craindre de méconnaître l'heure de ses miséricordieuses visitations, et de mésuser de ses grâces. Elle relève singulièrement l'importance que nous devons attacher à tout service religieux auquel nous assistons, ou pouvons naturellement assister. Elle donne enfin un caractère de particulière solennité, à la cérémonie actuelle déjà si grave en elle-même, caractère dont les paroles que nous allons méditer, sont aussi empreintes à un haut degré.

Ces paroles, qui nous ont été désignées par la famille dont nous partageons aujourd'hui le deuil, se lisent dans le livre de l'Apocalypse, ou Révélation de St. Jean, au chapitre XIV, le v. 13.

Alors j'entendis une voix du ciel, qui me disait : Écris : Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur ! Oui, dit l'Esprit ; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Heureux les morts qui meurent au Seigneur !

Dans l'idée de bien du monde, mes chers frères, mourir n'est un bonheur que pour qui est malheureux de vivre. Cependant l'homme distingué au sujet duquel ont été choisies les paroles de notre texte, était loin de traîner ici-bas une existence tourmentée. Il était

au contraire d'entre les mortels un des plus fortunés. Doué d'un esprit supérieur et cultivé, possédant une rare vocation pour le noble état qu'il exerçait si noblement, chef d'une maison dont le commerce s'honore à juste titre, entouré de l'estime de ses concitoyens, vivant au sein d'une famille qui comblait ses vœux, heureux époux, heureux père, son partage n'était-il pas digne d'envie? Il en jouissait avec une reconnaissance bien sentie et plus d'une fois exprimée, lorsque la mort survint impitoyable, et, du même coup, trancha le fil de ses jours dans un âge encore peu avancé, et renversa tout l'édifice de son bonheur terrestre. Pour lui, quelle immense révolution dans son être! Quelle désolation, mon Dieu! quel irréparable malheur pour sa famille! Mes frères, qui de nous n'a pas été saisi à la nouvelle d'un si funeste évènement?

Cependant, revenue de sa première stupeur, qu'a dit à la vue de ce père, de cet époux, de cet ami naguère si heureux, maintenant terrassé et dépouillé cruellement par le trépas, qu'a dit sa famille éplorée? Vous l'avez entendu, mes chers frères; elle a dit par l'organe du plus ancien de ses membres *Heureux sont dès à présent les morts qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux.*

O parole remarquable toujours, mais remarquable surtout dans la circonstance présente! O aveu naïf et

plein d'instruction! Le mortel le plus fortuné peut donc gagner quelque chose à mourir! Les existences les plus épargnées et les plus embellies ont donc aussi leurs travaux sur la terre! Vérité banale, mes frères, mais au fond très-peu crue par la foule des mécontents et des envieux; et pourtant vérité qui, plus qu'aucune autre, se justifie par l'expérience. Des travaux! Qui n'a pas les siens, au temporel et au spirituel, au physique et au moral, dans le monde extérieur, et dans le monde si souvent troublé de son cœur, de son âme, de sa conscience? Quel homme a jamais traversé la vallée de cette vie, fût-ce par le sentier le plus riant et le plus uni, sans l'arroser pourtant toujours de quelques gouttes de sueur, et d'un peu de larmes?

N'y a-t-il pas pour l'homme sur cette terre, dit Job, comme un train de guerre continu, et ses jours ne sont-ils pas comme les jours d'un mercenaire? Et au jugement du Sauveur, que sont les hommes, au moral surtout? des êtres travaillés et chargés.

C'est là-haut, mes chers frères, c'est dans les lieux célestes d'où part la voix, qui crie aux mortels: *Heureux les morts qui meurent au Seigneur*, c'est là seulement qu'il faut chercher le parfait bonheur. Le parfait bonheur, n'est-ce pas le parfait repos? et le parfait repos est-il trouvable ailleurs qu'en Dieu? et encore qu'en un certain sens nous soyons en Dieu dans ce monde, pou-

vous-nous être parfaitement en lui, tandis que nous vivons dans ce monde, sur cette terre de misères, dans cette chair de péché? *Nous savons*, dit St. Paul en son nom et au nom de ses frères dans la foi, *nous savons que pendant que nous habitons dans ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur.*

Mais, mes chers frères, vous faites-vous une juste idée de ce repos céleste? Gardez-vous de vous le figurer indigne de l'homme et de Dieu qui le lui destine. Ce repos, mes frères, c'est la plus sublime activité s'exerçant sans fatigue et avec une indicible jouissance sur les plus sublimes objets par l'unique impulsion d'un sublime amour. Non, non, ne croyez pas que cette âme ornée de tant d'insignes facultés, cette âme dont vous admiriez ici-bas la puissance et la vie, soit destinée à végéter là-haut dans une ignoble somnolence. Elle n'a cessé de vivre dans ce monde, que pour vivre plus splendidement dans un monde meilleur. Sur la terre, sa vie, pour brillante qu'elle fût, n'était pourtant que comme la blême flamme, débile et tremblotante, dont s'éclairent vos nocturnes travaux; dans les cieux, sa vie, c'est la plus resplendissante des étoiles que vous aimez à voir scintiller au firmament par une belle nuit d'hiver, à travers le vitrage de votre fenêtre: mais étoile que jamais nuage n'obscurcit, et qu'aucune destruction ne menace. Dieu l'a dit: *Ils brilleront comme*

la splendeur de l'étendue; ils luiront comme des étoiles à toujours et à perpétuité. Et ce bonheur sans fin, qui se résume dans le plus glorieux et le plus doux repos, il est actuel: l'on en jouit dès la mort. Heureux dès à présent les morts qui meurent au Seigneur! Oui, dit l'Esprit; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Mais à qui donc cette suprême félicité est-elle dévolue? Il est des personnes, mes chers frères, qui, abusant de certaines paroles de l'Écriture, ou les comprenant mal, s'imaginent que l'homme peut entrer en partage de cette inexprimable félicité, par l'efficace de ses œuvres et de ses mérites. Pour nous, nous abhorrons cette déplorable doctrine, qui rend le ciel absolument inaccessible à tous les hommes sans exception. Qu'on la soumette à l'épreuve d'une application prochaine; il n'en faudra pas davantage pour en comprendre, pour en sentir l'effrayante folie.

Lorsque, en présence d'un trépassé dont la vie, très-approuvable et très-digne, nous l'admettons, n'a été, comme celle de tout homme au monde, n'a pu être après tout aux yeux du Saint des saints, que la vie d'une pauvre créature pécheresse et coupable, l'on se demande avec sérieux: Ce pécheur n'a-t-il pu être sauvé que par *les œuvres*? Ses œuvres l'ont-elles pu sauver?... O comment ne pas reculer d'effroi! Comment

ne pas tourner bien vite ses regards vers les miséricordes du Dieu de charité!

Certes, mes frères, l'homme dont nous célébrions tout à l'heure le bonheur, était aussi, à beaucoup d'égards, un modèle digne d'être proposé en exemple: nous le disons pour honorer sa mémoire qui nous est chère, nous le disons en rendant gloire à Dieu dont il reçut tant de grâces. Si les qualités et les actes qui caractérisent le bon citoyen, le magistrat intègre, le commerçant serviable et loyal; si les vertus domestiques qui font l'homme que père et mère sont fiers d'avoir pour fils, l'époux tendre et fidèle, le père dévoué, le frère affectionné, l'ami constant et généreux, le parent qui, au besoin, devient dans le cercle de sa parenté le père de l'orphelin et l'appui de la veuve; si des mœurs irréprochables, le respect des choses saintes, des habitudes de piété, la fréquentation assidue du service divin; si tout cela et tout ce qu'on pourrait justement ajouter à ce tableau, peut donner à quelqu'un le droit d'entrer dans le séjour de la suprême félicité, notre frère trépassé avait le droit d'y entrer. Mais que penseriez-vous, mes chers frères, si cette idée que nous vous présentons comme une simple hypothèse, nous l'exprimions sous forme d'une affirmation absolue? En seriez-vous vraiment satisfaits? Y trouveriez-vous une garantie suffisante du bonheur, dont vous aimez à croire que

jouit notre respectable frère dans le ciel? Non; et j'en appelle ici non point à vos opinions religieuses quelconques, mais à votre sens intime, qui vaut mille fois que vos opinions, fussent-elles orthodoxes. Quelque valeur que vous assigniez aux mérites personnels d'un homme, quelque haute idée que vous ayez de ceux qui distinguaient notre cher décédé, vous ne sauriez être entièrement rassurés sur son partage dans l'éternité, si vous ne teniez compte que de ses mérites et de ses œuvres; et vous sentez profondément qu'il est beaucoup plus sûr, qu'il est infiniment plus doux, de ne regarder qu'à la miséricorde, et qu'à la grâce du Seigneur. N'est-ce pas la vérité, mes chers frères? Eh bien! votre sentiment est en parfaite harmonie avec la doctrine chrétienne. D'après cette doctrine, les œuvres de quelque nature qu'elles soient, et de quelque principe qu'elles proviennent, n'ont jamais l'honneur de précéder dans le ciel celui que Dieu y admet. La main qui lui en ouvre la porte, c'est la main de la charité divine, au moyen de la seule clef qui puisse ouvrir cette porte, la croix sanglante de notre adorable rédempteur. D'autre voie pour entrer dans le palais de notre Dieu, il n'en est point. Il faut entrer par-là, ou rester dehors; mais aussi cette entrée est-elle toujours et largement ouverte à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, qui vivent dans la foi en Jésus-Christ, qui meurent se con-

fiant non dans leurs mérites, mais dans les infinis mérites de Jésus-Christ. *Heureux les morts qui meurent au Seigneur!* dit la parole, et le *Seigneur, c'est Jésus-Christ.*

Voulons-nous donc anéantir les œuvres? Dieu nous en garde. Les œuvres sans la foi ne sont rien sans doute, mais avec la foi quel n'est pas leur prix! Il est si grand, mes frères, que lorsque les œuvres manquent, la foi n'est plus qu'un corps sans âme, qu'un cadavre. Aussi la vraie foi, celle qu'à peine l'on peut distinguer de la vraie charité, appelle les œuvres, et s'en couronne: elle en fait sa plus sûre et plus belle expression. *Vous les connaîtrez à leurs fruits*, déclare le Sauveur; et s'il n'est pas dit dans notre texte que les œuvres *précèdent* le juste dans le ciel, il est du moins très-positivement affirmé qu'elles l'y *suivent*. Dépouillé de tout par le trépas, ses œuvres, son plus précieux trésor, lui restent. Saint et glorieux cortège, elles montent avec lui de la terre où il les a faites et qu'il abandonne, dans le ciel qui s'ouvre radieux à sa foi; et là, l'entourant au pied du trône de l'Agneau, Rédempteur et Juge, ce sont elles qui, à son humble et grande surprise, lui valent une part dans cette ineffable bénédiction: *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez en héritage le Royaume qui a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif,*

et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir... Heureux donc les morts qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

O vous, mes chers frères, qui entendez cette voix du ciel dans un moment si solennel, dans une circonstance si impressive, n'endurcissez pas vos cœurs. *Craignez que quelqu'un d'entre vous venant à rejeter la promesse que Dieu nous a faite de nous introduire dans son repos, ne s'en trouve exclu.* Peut-être est-ce la dernière fois que l'Évangile vous est annoncé ; ne résistez pas à son divin et gracieux appel. **Si** vous n'appartenez pas encore au Seigneur, donnez-vous à lui, tandis qu'il vous est encore loisible de disposer de vous. **Donnez-vous** à lui avec tout l'abandon d'une humble et filiale confiance. **Donnez-vous** à lui sans partage et pour jamais, afin que soit que vous viviez, soit que vous mouriez, vous soyez au Seigneur ; et afin qu'étant au Seigneur, vous jouissiez, déjà dans ce monde, de cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, et qui n'est pourtant qu'un avant-goût de l'éternel, du bienheureux repos. **Amen.**

Les paroles suivantes, extraites d'un écrit de sa main, commencé en 1828 et terminé en 1841, montrent que sa mort, bien que subite, le trouva pourtant préparé. Elles sont datées du Jeudi-saint 1828.

« Je me rendrais coupable d'ingratitude envers celui qui a fait ce monde si beau, et qui m'y a accordé tant de bienfaits, si je n'exprimais franchement ici mon désir d'y prolonger ma carrière, aussi long-temps au moins que mes enfants auront besoin d'un guide. Mais ce sentiment d'action de grâces n'exclut pas la résignation. Le moment, prochain ou éloigné, où Dieu demandera mon âme à mon corps, me trouvera prêt à la remettre entre ses mains..... »

Dieu fixa ce moment au Dimanche 6 Novembre 1842, à 6 heures du soir. Cette âme habita ce monde 57 ans, 2 mois et 10 jours.

Paix soit à cette âme, mes chers frères, pour l'amour et par les mérites de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! Elle a été rejoindre dans l'éternité un père, une mère, une sœur et deux enfants bien aimés. Ceux dont elle faisait

la joie sur la terre, ont fait, par son délogement du milieu d'eux, une grande, une immense perte. Leur affliction est naturelle et légitime aux yeux du Seigneur. Nous pouvons donc, et nous devons y sympathiser vivement; mais que notre sympathie soit chrétienne. Que dans cet instant solennel, elle nous inspire une bonne prière, qui parte du cœur. Demandons à Dieu pour cette veuve désolée, pour ces enfants désormais orphelins, pour cette sœur et ce frère absents, qu'une si fatale nouvelle va plonger dans la douleur, et pour tous les autres parents que ce grand deuil touche d'une façon particulière, demandons pour eux tous au Dieu de toute consolation, de les fortifier et de les consoler abondamment, d'adoucir et de sanctifier pour leurs âmes l'épreuve qu'il leur a dispensée, et surtout de leur apprendre à la supporter et à en profiter si bien, qu'ils en retirent à la fin *un fruit paisible de justice*. Demandons-lui toutes ces choses, au nom de son divin Fils Jésus-Christ, notre Seigneur. Amen.

STROPHES

EXTRAITES D'UN RECUEIL DE CANTIQUES.

*Consolez vos cœurs qui pleurent,
Car au Seigneur tous ceux qui meurent
Dès à présent sont bien heureux.
L'Esprit de Dieu nous l'affirme :
Dépouillés de leur corps infirme,
Ils nous attendent dans les cieux.*

*Après tous leurs travaux,
Ils goûtent le repos
Aux lieux très-hauts.
De leurs combats ils ont le prix,
Et leurs œuvres les ont suivis.*

*Ah ! rendons louange et gloire,
Puissance, honneur, force et victoire,
A Jésus, notre Rédempteur.
Toi, victime expiatoire,
Agneau, reçois louange et gloire,
Puissance et force et tout honneur !
Toi qui mourus pour nous,
Seigneur puissant et doux !
Sauve-nous tous !
Pour notre paix, ô Roi des rois !
Tout fut accompli sur ta croix.*

